

ble amènerait des lenteurs interminables, des tâtonnements, des procédés milien de quels le but principal disparaîtrait et l'enthousiasme qu'il doit nécessairement exciter s'éteindrait à la pensée des difficultés. Non, c'est une sainte œuvre à laquelle il faut que chacun travaille puisque chacun doit en dériver des avantages ; il faut donc nécessairement l'aide unanime, bien comprise, mutuellement bien dirigée de tous les membres du corps social pour arriver, d'une manière prompte et sûre, aux heureux résultats désirés : — On ferait donc, sous la garantie, sous l'autorité et sous la direction de la corporation, un emprunt de la somme nécessaire ; supposons, comme à Montréal, 50,000, à intérêt légal, et remboursable en vingt ans. Si l'on diminuait la même chaque année de £3000, l'intérêt, qui à la fin de la 1ère année se serait monté à trois mille louis, n'irait plus, à la fin de la 11ème année, qu'à 1200 louis, la dette n'étant alors seulement que de 20,000 louis ; cette dette se trouverait par conséquent éteinte en moins de 7 autres années. On voit donc qu'en payant une moyenne de 4,500 louis par année on aurait au bout de vingt ans remboursé l'emprunt, payé les intérêts et amassé en caisse près de quinze mille louis !

De cette somme annuelle de 4500 louis il faudrait encore diminuer ce que les bureaux adjoints à l'institut paieraient de loyer ; comme on le voit il ne resterait donc qu'une somme très-minime à percevoir sur les citoyens pour accomplir la partie financière de la transaction. Il serait peut-être aisé de se procurer la somme requise en s'en remettant à la générosité des citoyens, en acceptant les donations volontaires ; mais alors le temple, qui est d'exciter chez toutes les classes un amour pour l'instruction en tout genre et de mettre chacun à portée de le satisfaire, serait presque totalement anéanti. On exciterait par cette marche un orgueil déplacé et d'un effet fâcheux : le riche donnerait beaucoup, soit par zèle, soit par ostentation ; l'homme simplement aisé ne pouvant donner autant, trouverait des raisons pour ne rien donner ; le pauvre avec toute la bonne volonté donnerait peu et à cause de cela ferait un scrupule de profiter des avantages auxquels il aurait droit. L'opulent n'aurait beaucoup fait se croirait chez lui exclusivement dans cet édifice ; il garderait les autres du haut de sa grandeur et ne tarderait pas à leur inspirer la fausse honte qui se traduirait bien vite par la plus froide indifférence. Non ! tout que le temple des sciences doive son origine à l'égalité pour qu'on y trouve l'égalité ; il faut que le pauvre, qui a le plus besoin d'instruction, puisse y entrer sans le levée et oublier, en présence des produits de l'intelligence, les vaines distinctions mondaines ; il faut que l'humble artisan dise à son fils en le conduisant à l'institut Vattemare : Sois ici chez toi ; lis tous ces livres, examine tous ces tableaux, étudie toutes ces curiosités ; ces objets sont à toi, fais-en usage ; je t'ai payés tout aussi bien que nos seigneurs ; tu ne fais que reprendre ce qui nous appartient. Il faut enfin que l'émulation de l'esprit soit la seule qui existe dans une semblable institution. C'est donc par une légère contribution personnelle qu'on propose de mener à fin cette noble entreprise ; supposons la même somme de une piastre prélevée chaque année sur tout homme au-dessus de vingt ans non à la charge du public ; cette piastre payée par trimestre. Quel individu qui ne peut donner dix sous par mois, 30 sous en trois mois pour avoir le privilège d'aller contempler les produits de la nature, ceux de l'esprit, main et de l'industrie ; pour aller assister à des cours amusants et intéressants à la fois ; pour procurer à ses jeunes frères, à ses enfants l'avantage de puiser l'instruction à des sources qu'ils n'atteindraient jamais par d'autres moyens ?